

L'Atelier contemporain

Automne - Hiver 2002

numéro cinq

Olivier Apert Pierre Autin-Grenier Jean-Louis Baudry
Arno Bertina Guy Boley Manuel Daull Ariane Dreyfus
Didier Garcia Christian Garcin Jean-Paul Goux
Alain Lévêque Claude Louis-Combet Corinne Lovera Vitali
Serge Noël-Ranaivo Brice Petit Jean-Claude Pirotte
Antonio Rodriguez Paul Louis Rossi Paul de Roux
Frédéric Wandelère

»

Gilles du Bouchet Renaud Égo Christian Garcin

»

Jean Dubuffet Jean-Luc Parant

»

Gérard Titus-Carmel

Jean-Louis Baudry Corinne Bayle Zéno Bianu
François Boddart Marcel Cohen Emmanuel Laugier
Gérard Titus-Carmel Bernard Vargaftig Dominique Viart

Corinne Lovera Vitali

LONE

1.

Fermer les volets pendant que le soleil brille, il entre par les côtés et traverse les planches, impossible noir, tout prend la couleur de l'olive verte et quand je bouge des fils d'or m'allument, si je m'immobilise c'est le soleil qui frappe mon œil et je suis comme dehors, aveuglée. La température monte, nous devons être presque nus. La chambre du fond ressemble plus à la nuit parce qu'elle est peinte en bleu. Souvent il dit cela : les couleurs froides les couleurs chaudes, mais il n'y a que les couleurs de nuit les couleurs de jour, la cuisine est en jour, d'ailleurs même la nuit on y voit clair, le réchaud brille et les murs portent des ombres mais dans la chambre je ne vois rien même en cherchant, je vois le bleu de la nuit fait pour dormir, je ferme les yeux et j'entends le bruit de la cuisine. Nous n'avons pas le droit de nous servir du gaz, il y a un trou pour le tuyau et la bouteille est dehors sur la plate-forme. Duc est impatient, il ne sait rien faire seul, il devrait grimper les marches et s'accouder à la balustrade, tirer la cloche du départ et je lui donnerais le signal pour entrer. Je suis d'accord pour qu'il ouvre la porte mais je la fermerai, elle est lourde et épaisse, la poignée est verticale et le bruit qu'elle fait dans ses rails est vrai.

Je l'entends qui piétine, je n'ai pas de pitié puis j'en ai, je ne veux pas qu'il boude, s'il est vexé je deviens trop gaie je parle sans arrêt pour le faire cesser et il en profite, il fait exprès il ne répond pas, il prend sa tête de victime et ça dure tout l'après-midi, impossible d'en sortir, à mon tour je me bloque il voit qu'il est allé trop loin, il regrette mais c'est trop tard je perds le goût, je veux être seule. Je lui dis d'entrer avant que ça soit prêt, il a l'air si petit je l'installe confortablement, vous avez de la chance monsieur le wagon-restaurant est désert à cette heure, la nuit sera longue je vais vous servir un bon chocolat chaud. Il ne veut pas que je dise chaud, il pense que je peux dire froid, mais la nuit un bon bol de chocolat chaud à s'en brûler la langue ça guérit tout. Ce gosse me mine, quand je le lui dis sa figure s'élargit s'élargit, il se retient de pleurer, ce qu'il voudrait c'est pleurer, il plie ses jambes pour tenir tout entier sur mes genoux, il mouille ma chemise de ses larmes, sur son front je passe le gant de toilette froid. La nuit il entre dans mon lit, il cherche ma chemise il fait la tente, Lone Lone, quand il est complètement étouffé il ressort.

Chaque fois que je le repousse j'ai envie de le prendre et quand il est près de moi je veux le chasser, je crois qu'il ne changera pas, par erreur il est né garçon mais il est animal, il aura ce que je

lui donne, les peines les plaisirs, quand il réfléchit je peux voir tout ce qu'il a dans la tête. Pendant qu'il boit son chocolat je fais la vaisselle, quand je me retourne je vois la lumière à travers une de ses oreilles, il essaie de voir au-dehors par les fentes des volets, quand je lui parle il reprend vite sa place, je lui donne une cigarette sans l'allumer, il la mouille comme la mange, elle dégoutte le chocolat la salive la morve, je le lave sans savon je le coiffe et je lui demande son billet de wagon-lit.

2.

La peau de Lone est douce elle est merveilleuse. Elle sent les draps et l'intérieur du papier argent des cigarettes. Lone vole des paquets à Mado dans la cartouche et laisse du vide au fond. Mado ne voit jamais rien, parce qu'elle a des verres énormes sur ses lunettes et des diamants qui lui rendent les yeux méchants comme elle est. Un jour on l'attachera sur une chaise, Lone dit qu'elle demandera pardon mais on ne pardonnera pas. Mado a la voix d'un homme gros, elle sent le lac quand il pleut. Lone et moi nous avons les mêmes bottes mais celles de Lone sont blanches. L'eau coule le long de mes manches et mes doigts sont froissés et collés avec la bave des escargots chaude comme la nifle. Leurs cornes sont molles parce que leur coquille est dure, dans le panier en fer ils essaient de remonter, si je les secoue leurs coquilles sonnent vides comme s'ils étaient mangés puis sonnent farcies. Lone arrache les champignons mortels avec son pied, elle chante Un gros bien rouge pour la grosse Mado et elle rit.

Elle bascule en arrière elle ne tient au sol que par un pied, elle regarde le ciel à travers ses yeux fermés, les petits cheveux de son cou font des pointes recourbées, je peux toujours savoir quand

Lone a ri, ses cils scintillent et ses joues sont salées comme les cailloux qu'elle met sur son ventre, quand ils sont chauds elle les pose sur ma poitrine. Je sens mon cœur qui les soulève, quand Lone éteint la lumière sa chemise de nuit est blanche mais elle ressemble au bleu, elle a l'air vivante, quand je la touche ses plis respirent, les petits boutons du col sont glissants comme les pastilles à l'anis. Ses cheveux disparaissent elle devient chauve et même quand elle dort je crois que Lone sourit, sa peau est douce encore plus douce, ses petits poils sont chauds comme des poussins et son grain de beauté du menton me regarde.

Il grandit il grandit, il est aussi gros que mon œil, il prend un léger voile tout autour et frétille comme une moule avec le souffle de Lone, je le garde contre ma paupière, au début je ne peux pas empêcher mes cils de battre, ils ont comme de la fièvre et feraient des cauchemars, quand je respire profond et régulier comme Lone me l'a appris ils se calment. Par l'œil du grain de beauté j'entends et je vois. Tout est rouge orangé avec des recoins aussi sombres que la confiture d'abricot, un mouvement lent et bourdonnant fait tout onduler et revient toujours au moment où je sens qu'il doit revenir, sinon cela exploserait. La vague déplace des ombres ou bien elle est une ombre je

n'arrive pas à savoir, elle passe par des chemins qui s'ouvrent devant elle en craquant et se referment aussitôt, des tas de choses minuscules ont lieu après son passage comme à la surface du lac après qu'on a jeté un caillou plat, elle se ferme et se reforme, des bulles gloussent et éclatent en étoiles éblouissantes. Quelquefois je crois à de l'écume ou à des nuages quand ils sont très bas, à de la mousse sur les rochers ou au frottement des brindilles de saule, à des insectes microscopiques ou à des poils d'animaux géants, mais je n'ai pas le temps de trouver parce que ça s'efface et ça recommence et dans le recommencement je dois recommencer aussi, rien ne dure, il n'y a qu'entre le début et la fin de la vague que je pourrais trouver, il me semble que cela dure toujours, il n'y a pas de repos.

Lone commence à chanter Tu as le cœur à rire. Ce qui sort par sa bouche ce n'est rien, c'est de l'air qui prend une espèce de musique et va se mélanger aux autres airs et se perdre, la vraie voix est dedans, elle se forme tout le long des parois d'une caverne en ramassant des forces, elle aspire des parcelles enfouies qu'elle dessèche et abandonne toutes fanées, quand elle débouche dans la poitrine elle est gorgée comme une sangsue sans quoi elle étoufferait sous la pression de tout ce qui n'est pas elle, là elle prend une épaisseur qui

brûle et sans doute aussi son intelligence, parce qu'elle forme des sons dans des contorsions si compliquées que l'effort seul n'y suffirait pas.

Moi remplit l'espace évasé d'une corne d'abondance, de bas en haut, du fermé vers l'ouvert, se feutre s'atténue dans le double virage, s'expulse épuisé, *je* fuse en prenant le chemin le plus court et laisse derrière soi une brûlure, *l'ai* est une poudre sur la trace rougie, *à pleurer*, dessin d'un cercle parfait qui noue sa circonférence au point le plus bas de sa réserve d'oxygène, s'élève se courbe et meurt sans disparaître, longtemps après son écho tourne et tourne sans trouver la direction de l'issue, toute la nuit il dure au matin il est encore là.

Tout cela qui a toujours été avec moi, que je connais et reconnais chaque fois, qui ne m'a jamais quitté et que je n'oublie pas, tout cela est à moi plus que moi. Mes yeux mes oreilles mon nez mes mains qu'on ne voit pas, que Lone cache dans son ventre et qui ne pourriront jamais, qui ne vieillissent même pas et ne connaissent pas le froid, c'est une erreur un oubli, ça m'est resté séparé ça n'a pas pu me venir mais je ne l'ai pas perdu, par chance je le sais, je sais le reprendre quand je veux. Lorsque je m'y dirige ma toux dis-

paraît, aux abords de la cache déjà un roulis me rend mes odeurs, mille parfums qui tiennent tous du lait, de flots de lait qui m'arrivent par la peau, dont le goût me vient par le ventre, dont je connais la couleur sans l'avoir jamais vue, qui donnent à mon corps parcouru de bouillons une existence secrète qui ne connaît rien de pénible et n'a pas de besoins, comme les divinités du livre de Lone qui ignorent tout du monde où elles se répandent. Aucun effet du temps ne saurait les atteindre, les guerres qu'elles se livrent sont interminables, lorsqu'elles se couchent dans le lit du ciel il leur vient des enfants qui ont l'âge de leurs parents, donnent leurs noms aux astres et aux vents et savent sans exister ce que c'est qu'exister. Contre le cœur de Lone je suis un Duc ancien, je suis un Duc neuf, je n'ai aucun chagrin.

3.

L'eau du lac ne se partage pas pourtant on voit très nettement le dessin d'une courbe à sa surface, qui part de la petite forêt de joncs, s'éloigne jusqu'où nous perdons pied et revient toucher l'ombre des arbres les plus hauts de la rive. Plus loin l'eau est différente, pas seulement plus verte plus froide, mais comme sans fond sans mouvement ou sans ciel au-dessus. Dans cette eau-là nager ou naviguer est inconcevable, il faudrait être fou ou malade. L'endroit que Lone préfère est désert, des roseaux sont plantés serrés dans la vase profonde où stagnent les vieilles barques. Du fond du lac ressortent des objets coupants et rouillés. Quand Lone entre dans le lac elle fixe son regard loin sur la surface d'huile, le ciel est toujours couvert, elle oublie la vase entre ses orteils, l'eau qui claque ses genoux rougis, son corps tout raide est planté comme un roseau.

Derrière le wagon la piste est plate et il y a des fourrés sur les côtés, puis elle se fend en deux chemins. Au pied de la fourche il y a des tas de cailloux et un buisson compliqué, qui tend deux branches sur les côtés comme un poteau indicateur recouvert de poussière, sans fleurs et sans fruits. Aucun animal ne le visite et il ne fait

d'ombre qu'à lui seul, mais de loin quand on l'aperçoit on pense qu'il est d'une espèce précieuse et a été planté là par un parent en deuil, comme une croix vivante qui aurait pris des feuilles, et dit à ceux qui passent de passer en veillant et de veiller doublement, car toujours aux croisements ce qui peut arriver peut arriver deux fois, et la difficulté vient de ce que l'on est seul pourtant.

Devant le wagon descend un pré qui n'est ni fauché ni brouté. La taille des herbes ne varie pas. En haut les fleurs de coquelicots et de boutons d'or, à mi-hauteur tout un fouillis de tiges souples, plus au fond l'herbe enfouie bien drue, et sur la côte de terre le chiendent presque bleu qui s'étale pour ne pas étouffer et voit ainsi le jour à travers les trouées qu'il se fait.

Sur la droite le pré se jette dans un champ vide fermé par une barrière de fougères et de noisetiers. Certaines nuits nous livrons bataille au clan ennemi sur l'étendue de ce terrain qui n'offre pas plus de chance aux uns qu'aux autres. Au pied du pré commencent les marécages, dans une herbe plus verte où l'eau dégorge entre les mottes de terre, où l'on peut s'enfoncer mais encore sans danger. Les joncs sur le sol ferme se cassent facile-

ment, comme des mauvaises copies de ceux qui ondulent d'un seul mouvement au-dessus de la mare. Même par temps calme un léger courant d'air agite les roseaux, qui se forme tout seul dans le dédale des allées et s'échappe au-dessus des clairières d'eau mousseuse crevées par les sauts des crapauds. Les crapauds ne se décident jamais à être dans l'eau ou hors de l'eau, ils palpitent, ils se dilatent, ils lancent leur cri et plongent en faisant basculer leur appui de feuilles dures sur lesquelles traînent les carrés de tissu rouge de nos pièges. Car nous croyons au grouillement des serpents d'eau dans les marécages, nous voyons éclater les grosses bulles glaireuses où les insectes disparaissent en tournoyant.

Sur la gauche du pré la grande route file entre deux dos-d'âne. Quand on la surveille on voit le ciel à chaque extrémité, et les automobiles comme suspendues, qui font le trajet entre l'île d'Elbe et Paris avec lenteur dans l'enfilade des montagnes russes. À leur passage on aperçoit le visage des conducteurs parfois congestionné par l'ampleur de la tâche, car qui n'est pas empereur veut une route aisée, parfois grisé par une ridicule pointe de vitesse.

4.

Là où est enterré Chien l'herbe qui pousse pousse plus verte, il y a des touffes de trèfle où se cachent des trèfles à quatre feuilles parce que même mort Chien porte chance. Lone dit qu'il faut offrir le trèfle à quelqu'un pour que ça marche mais elle invente toujours. Elle dit que ceux qui se sont noyés dans le lac remontent à la surface la nuit et quand il y a du vent on peut entendre leurs crânes s'entrechoquer avec les barques des pêcheurs, elle dit que la barque de Jo traverse le lac toute seule et revient à sa place lorsque Jo est trop soûl pour sortir. Elle dit que Jo est préhistorique, que si l'on dépasse soixante ans on ne meurt plus mais on souffre comme souffrent de leur main ceux que l'on a amputé de la main, ils ont mal au souvenir de la main comme ont mal au souvenir que la mort aurait pu survenir ceux qui savent qu'ils ne mourront jamais, et cette souffrance est insupportable. Jo se balance pendant des heures sur le fauteuil à bascule quand il pense aux noyés qui heurtent sa barque, il boit tous les litres d'alcool qu'il peut acheter et ses yeux se recouvrent d'une gelée rosâtre qui trouble sa vue, quand il me voit il me demande qui je suis et si je lui dis mon nom il veut que je boive avec lui. Ses mains qui rapent sont si grosses qu'elles recouvrent la surface de ses cuisses et ses pieds

sont trop forts pour trouver des chaussures, il porte des sandales en cuir, on dirait du bois, il coupe ses ongles avec un sécateur, ils ont la couleur des yeux des poissons crevés, il serait incapable de courir ou de croiser une jambe par-dessus l'autre, il est si raide que tout ce qui bouge de lui ce sont ses poils, les forêts de ses poils de poitrine, de chevilles et de narines, drus et entortillés mais qui quand même se courbent quand le vent se lève et qu'il m'appelle pour boire avec lui l'eau-de-vie. Je ne comprends pas tout aux histoires qu'il raconte mais souvent je reconnais des endroits ou des gens et j'essaie mais il embrouille tout, sans le faire exprès mais sans s'en empêcher, comme s'il disait les choses sans vouloir les dire, soit qu'il regrette de parler soit qu'il désire se taire, mais il ne trouve pas sa solution. Il dit des morceaux d'histoires anciennes qu'il mélange aux jours d'aujourd'hui puis il rit, et même alors on dirait qu'il pleurniche, qu'il ne se décide pas à faire l'un ou l'autre et sa fatigue vient de cette indécision, qui le fait boire et peut le rendre méchant toujours à sa même manière, d'une méchanceté à moitié mais avec de vrais mots qui font peur. De Lone il dit qu'elle est fille du diable, un vrai poison, qu'elle rendra fous tous ceux qui voudront la connaître parce qu'ils seront pris dans quelque chose qui a le goût de ce qui est bon mais n'est pas bon. Comme le regard de Lone a l'apparence du noir mais n'est pas noir, pour

qui sait le voir il est comme l'eau qui prend toutes les couleurs alentour, il n'a aucune couleur.

Les animaux sous les marches de la véranda s'enfuient et je voudrais bien m'enfuir aussi mais le chemin pour rentrer est long. Comment Jo sait-il toutes ces choses, les sorts jetés comme des végétaux sur la terre, dont la pourriture fera une petite chimie, un champignon nouveau, bancal et vénéneux, comment sait-il de nous ce qui se passe dans le noir. Il dit que la mère de Lone était plus belle que la beauté. Elle avait dans les yeux des fleurs baignées de rosée et son sourire échappait à ses lèvres pour venir hanter nuit et jour ceux à qui elle le destinait. Mais ils ne l'attrapaient pas, car ce qu'elle semblait donner en fait ne la quittait jamais, et il fallait du temps aux hommes pour qu'ils en soient si sûrs qu'alors ils transportaient partout leurs corps abandonnés comme des chiens sous la pluie.

À sa façon de bouger on croyait qu'elle était toujours nue, aucune gêne n'entravait ses grands gestes, et c'est ainsi qu'on se l'imaginait, simplement toute nue, avant de réaliser que la plus petite parcelle de la peau du creux de son bras ou de la naissance de ses chevilles n'avait jamais été seulement entrevue, par quiconque, par ceux-là

mêmes qui croyaient l'avoir vue nue tant de fois que son corps leur paraissait sans secret. Mais au jour de la fin ils s'en aperçurent, ils s'aperçurent de leur erreur, et du mystère, car rien n'avait pu prendre ce corps, si faible si résistant, si doux, se défendant, contre les épreuves armé de grâce jusqu'à la glace de ce jour lointain de la mi-août.

De sa main raide Jo chasse les moustiques, le flot du souvenir, puis il nous chasse, il aboie d'une voix cassée, mais s'il regarde Lone, assise bien droite contre le pilier, qui tient ses genoux comme s'ils allaient se répandre, qui se couvre de la lumière de lune, immobile, et se retient de respirer, il l'appelle doucement par son nom, il lui dit qu'elle a sur le front l'empreinte des baisers de sa mère, ce que tout le monde sait, même les esprits les plus paysans, parce que ça crève les yeux. Il y a sur son visage tant d'endroits disposés à cela, des légers creux de la taille de lèvres de femme, dont le duvet toujours retient une petite chaleur tendre, et si parfaits quand la lumière y joue ou que ses cheveux les caressent qu'ils atténuent la peine, les creux souples du visage souple de Lone.

Comme il porte la main à ce visage sans bouger il frémit, du frémissement vient le besoin de parler mais l'impossibilité, de cette impossibilité sortent

des sons étranges, qui ne passent pas par la gorge de Lone mais traversent les parois de son ventre, des gémissements amorcés, une plainte adressée à personne mais au ventre même, quelque chose d'aigu qui blesse et se lamente d'être blessé. Sous la véranda il n'y a que ce bruit auquel on ne peut rien, que Lone étouffe seule en se pressant contre les genoux de Jo, et par-dessus la coulure de son ventre il me regarde sans me voir, se faisant le serment de demeurer désormais muet comme la carpe.

5.

Aux endroits où la main de Lone me touche une chaleur me reste longtemps, qui s'est prise entre les fines stries de ses empreintes comme l'encre de la préfecture de police. Bientôt j'en suis tout barbouillé, je perds mon odeur je suis tout enrobé personne ne me reconnaîtrait. Des milliers de fourmis vibrent entre ma peau numéro un et ma peau numéro deux. Lone dit que nous en avons huit, sauf aux endroits transparents qui laissent visible le sang à travers une fine pellicule, là nous n'en avons qu'une, et au moindre effleurement affluent les humeurs intérieures, qui foncent le rose en pourpre, font enfler les îlots de la chair ici spécialement tendre, et ce qui est le plus souple devient ce qui est le plus dur, plus dur que le crâne et les os, plus dur que les dents, car l'habitude de la souplesse donne plus de force pour se tendre. Lone dit que cela est commun à tous les hommes mais qu'en vieillissant cela s'atténue puis devient impossible. Cela est dû à la peau numéro un qui s'épaissit, se ride, se couvre de cale de corne de veines et de verrues, et fait barrière entre l'air et la chair, ce pour quoi rapidement la mort survient, asphyxie générale.

6.

Je regarde la saillie de mon corps, je la touche et la sens étrangère. Le désir qui passe ici n'est pas à moi, comme le vent qui me pousse finit par me quitter, moi qui suis au-dedans que dois-je faire. Ce qui s'est gagné il y a longtemps s'est perdu. Impossible de remettre la main dessus.